9

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE P. GUGLIELMI,

Associé de l'Institut National de France, et
Maître de chapelle de St.-Pierre à Rome.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE P. GUGLIELMI,

Associé de l'Institut National de France, et Maître de chapelle de Saint-Pierre à Rome.

Lue dans la séance publique du 4 Octobre 1806, par JOACHIM LE BRETON, Secrétaire perpétuel de la Classe des Beaux-Arts, Membre de celle d'Histoire et de Littérature ancienne, et de la Légion d'Honneur.

PIERRE GUGLIELMI naquit à *Massa-di Carrara* de Jacques Guglielmi, maître de chapelle du duc et de la duchesse de Modène, ses souverains.

Il étudia la musique sous son père jusqu'à l'âge de 18 ans qu'il fut envoyé au Conservatoire *di Loretto* à Naples. Le célèbre Durante dirigeait alors cette Ecole qu'il rendit illustre en lui faisant produire Piccini, Sacchini, Cimarosa, Trajetta, Majo, Paësiello, etc. Pierre Guglielmi les eut presque tous pour condisciples.

Il n'annonça pas d'abord la réputation qu'il a méritée et obtenue depuis. Durante même parut s'y méprendre. Il biffait ordinairement sa leçon, le gourmandait souvent, quoiqu'il l'aimât, et l'appelait *Ciucco*, c'est-à-dire, petit-âne. Ces sortes de méprises ne sont pas nouvelles; on en a des exemples dans tous les genres où s'exerce l'esprit de l'homme. Le Dominiquin fut aussi appelé *bœuf* dans l'Ecole des Carraches. Il est vrai que le pronostic de Du-

rante, quoique trop hasardé à l'égard de Guglielmi, pouvait sembler moins injuste que celui des condisciples du Dominiquin ; car si le peintre travaillait lentement, il travaillait avec sens et réflexion, deux qualités qui ne doivent pas rester stériles. Guglielmi au contraire, avec le goût naturel de la musique, paraissait manquer de la constance d'application nécessaire pour les études arides et réfléchies, sans lesquelles on n'arrive point aux premiers rangs dans les arts, ainsi qu'aux mystères des sciences.

Comme il est assez ordinaire aux hommes doués d'une grande facilité, Guglielmi semblait s'en tenir aux dons heureux qu'il avait reçus, et ne pas vouloir acheter par un pénible labeur le savoir qui donne de la solidité aux talens naturels. S'il avait quitté le Conservatoire après un séjour de quelques années seulement, il est très-probable qu'il ne se fût jamais fait remarquer. Mais Durante ne permettait pas qu'un élève sortît de ses mains avant que son talent se fût développé, et sur-tout auparavant qu'il eût fait les études fondamentales. Pierre Guglielmi resta donc dix ans au Conservatoire de Naples ; ce qui pourrait suggérer d'utiles réflexions aux jeunes compositeurs, et en général aux jeunes artistes impatiens de s'abandonner à l'essor de leurs propres forces. Il y a sans doute des exceptions ; mais en tout, la précocité doit inspirer de la défiance : la nature elle-même, quand elle se prête à notre impatience de jouir, ne nous donne pas ses meilleurs fruits ; et si l'on a l'imprudence de la forcer, elle n'en donne plus.

Malgré sa répugnance, il fallut donc que Guglielmi, à l'exemple de son maître et de ses plus habiles condisciples, se livrât, du moins autant qu'il en était susceptible, aux travaux arides du contrepoint et de la composition. La preuve qu'il s'y adonna sérieusement, c'est qu'il se fit un style pur, une manière d'écrire correcte, ce qu'on ne peut acquérir, dans tous les arts, que par de fortes études classiques.

Il sortit du Conservatoire à l'âge de 28 ans, et composa

presqu'aussitôt pour les principaux théâtres d'Italie, des opéras-bouffons et des opéras sérieux, dans lesquels il réussit également. De Naples, de Venise, de Milan, de Florence, ses succès retentirent en Europe et il fut demandé à Vienne, à Madrid, à Londres, où il obtint encore de plus grands applaudissemens.

Après être revenu s'inspirer, se retremper en Italie, Guglielmi retourna à Londres, en 1776, et sembla vouloir s'y fixer. Il s'y maria, et y accrut sa réputation. Mais si les artistes étrangers eux-mêmes ne peuvent pas quitter l'Italie sans former le projet d'y revenir ; si leurs vœux les y rappellent toujours ; si le premier charme qu'ils y ont ressenti ne s'use point ; comment l'artiste, né sous ce ciel inspirateur, comment le musicien sur-tout, renoncerait-il à sa patrie ? Guglielmi revint donc à Naples, vers l'âge de 50 ans.

C'est, pour la plupart des hommes, l'époque de la vie où l'on commence à consommer ses souvenirs, ses succès, son petit trésor de bonheur, et où l'on ne peut plus guère espérer de le grossir. Heureux alors ceux dont l'âme fut sensible, l'esprit élevé, la raison ferme, le caractère droit : ceux qui parvinrent à la gloire, mais à celle qui est fille du ciel, c'est-à-dire, pure comme les vertus ; et même ceux qui, sans participer à la gloire, trop rarement compagne de la paix et du bonheur, ont recueilli assez de succès dans la carrière des arts, des sciences ou des lettres, pour se payer de leurs efforts, ou assez de jouissances, pour n'avoir pas besoin du prix des succès. Guglielmi, âgé de plus de 50 ans, avait tout l'avantage de l'heureuse situation que je viens de décrire : son talent aimable, comme tous les dons de la nature, lui avait peu coûté et avait séduit par beaucoup de charme ; il était honoré en Europe ; il avait éprouvé, comme il n'arrive que trop souvent dans cet art, les effets de l'envie et ses honteux manéges, mais sans se laisser ravir sa paix, grâce à un naturel heureusement porté à l'insouciance, et qui permet de ne point s'occuper des êtres qu'on aurait droit

de mépriser ou de haïr. Enfin un honorable repos semblait devoir être maintenant le partage de Guglielmi.

Mais ce fut l'époque où toutes les facultés de son esprit acquirent plus d'activité, et où son génie jeta ses plus brillantes, ses plus fortes étincelles. Il trouvait, à son retour, le grand théâtre de Naples occupé par deux beaux talens qui s'y disputaient la palme, l'immortel et infortuné Cimarosa et un autre compositeur, qui vit encore pour le plaisir des amateurs de la musique gracieuse, et que je nommerais, si j'avais à parler de sa gloire, mais dont Guglielmi se plaignait grièvement. Il voulut s'en venger, mais avec dignité; et malgré ses dix lustres écoulés, il opposa à chaque ouvrage de son adversaire, alors dans la vigueur de l'âge, un ouvrage du commencement de sa vieillesse, et il vainquit constamment. C'est dans cette lutte étonnante qu'il a produit ses plus beaux opéras, soit bouffons, soit sérieux, entre autres *la Pastorella nobile*, *Enea e Lavinia*, *la Pescatrice*, et ses meilleurs *oratorio*, tels que *Debora e Sisara*, et *la morte d'Oloferne.*

Guglielmi n'était auparavant qu'un compositeur facile, aimable: dans ce combat d'athlète, il fut vigoureux et abondant: son génie se renouvelait en quelque sorte à chaque assaut, et lui fournit assez de moyens pour balancer même Cimarosa. Ce fut alors qu'il mérita d'être inscrit parmi les compositeurs célèbres, et qu'il se fit un nom européen.

Satisfait de sa noble vengeance, et sans doute fatigué aussi par des efforts soutenus avec énergie pendant plusieurs années; ne pouvant d'ailleurs se dissimuler qu'il finirait par des défaites en continuant à se mesurer avec Cimarosa, dont il n'avait ni à se plaindre, ni à se venger, et qu'au contraire il estimait, Guglielmi songea au repos que son caractère eût recherché long-tems auparavant, sans la circonstance que je viens de retracer.

Le pape Pie VI, dont tous les beaux-arts doivent honorer la mémoire, lui offrit, en 1763, la place de maître de chapelle de Saint-Pierre. Cette retraite fut pour Gu-

glielmi, alors âgé de 65 ans, une occasion de nouveaux succès. Il y composa avec verve un très-grand nombre de morceaux de musique d'église que les Romains entendent toujours avec enthousiasme, malgré leur amour pour les nouveautés musicales. Mais l'opinion de son digne successeur caractérisera mieux que tous les détails dans lesquels je pourrais entrer, ces derniers travaux de Guglielmi, qui sont peut-être moins connus en France que ses autres compositions. Voici donc les propres expressions du signor Zingarelli : « Elu fort âgé maître de » chapelle de Saint-Pierre, Guglielmi, dit-il, a cependant » travaillé beaucoup, et toujours avec son admirable » clarté, car son style était fort net, et avec fort peu de » notes, il était fort harmonieux. »

Guglielmi composa encore, pendant cette dernière époque, deux opéras sérieux, pour le théâtre de Naples; savoir : *il Triomfo di Camillo*, *e l'Admeto*.

On compte plus de deux cents ouvrages de Guglielmi. Les plus saillans sont, en rappelant ceux déjà cités, les opéras des *Due Gémelle*, *la Virtuosa in Merdgellina*, *la Serva inammorata*, *li Finti-amori*, *la Pescatrice*, *Enea e Lavinia*, *la Pastorella Nobile* : parmi ses *oratorio*, *la Morte d'Oloferne* et *Debora* passent pour les plus beaux. M. Zingarelli regarde ce dernier comme le chef-d'œuvre de Guglielmi.

Ainsi, sans avoir reçu en partage le génie fécond de Piccini et de Jomelli, la sensibilité, le goût, la correction de Sacchini et de Trajetta ; sans posséder le profond savoir de ces célèbres compositeurs, ses condisciples, Guglielmi, élève de la nature plus que de l'art, a pourtant acquis et mérité une belle renommée. Les musiciens reconnaissent que ses compositions sont en général d'une facture pure ; que ses chants sont simples et aimables ; que les accompagnemens ont de l'élégance ; que l'harmonie en est claire ; qu'il s'est toujours distingué, particulièrement dans ses deruiers opéras, par les morceaux d'ensemble où l'on trouve réunies la verve, la grâce et l'originalité.

Guglielmi avait été très-sensible au choix que la Classe des beaux-arts avait fait de lui pour l'un de ses huit associés étrangers. Entre les compositeurs renommés en Europe, il partageait seul avec l'illustre Haydn cette distinction. Sa reconnaissance affectueuse et l'estime acquise à ses qualités personnelles, avaient aussi inspiré à la Classe de l'attachement pour lui, ce qui est une autre espèce d'hommage auquel le mérite ne donne pas toujours droit.

Il eut des soins paternels pour le premier musicien qui remporta notre grand prix, et en faveur duquel la Classe avait sollicité ses conseils. Lorsqu'après six mois de séjour à Rome, ce jeune compositeur, ravi trop tôt à l'art, nous envoya une scène italienne, qui fut exécutée dans une de nos séances publiques, l'on reconnut généralement que les avis et les exemples de Guglielmi avaient déjà fructifié.

Pierre Guglielmi fut bon époux, bon père, bon ami, serviable et inaccessible, non-seulement au tourment de l'envie, mais même aux faiblesses des rivalités de talent. Il mourut le 19 novembre 1804, dans sa 77e année. Loin de s'attendre à subir sa destinée dernière, il faisait des projets de chasse, amusement qu'il aimait beaucoup et que lui permettait encore sa verte vieillesse, exempte d'infirmités.

Son fils aîné se montre digne de lui. A l'âge de 20 ans, il a obtenu, sur le grand théâtre de Naples, un brillant succès, qui a été confirmé depuis par d'autres succès sur le théâtre de Rome.